

***Claude Simon : une « intention de faire »***

Par **Serge BONNERY**

A propos de...

***L'eau et la terre dans l'univers romanesque de Claude Simon***  
par **Joanna KOTOWSKA**. Espaces littéraires. L'Harmattan 2017, 250p.

C'est le propre des grandes œuvres que d'offrir une infinité de lectures. Avec à ce jour un foisonnement d'études consacrées à ses romans, Claude SIMON se hisse parmi les écrivains les plus décortiqués comme BALZAC, FLAUBERT, PROUST ou encore JOYCE<sup>43</sup> peuvent l'être avec toute la minutie d'orfèvre dont sont capables les universitaires. La prolifération de ces dissections savantes ne contribue malheureusement pas toujours au rayonnement de l'œuvre. Claude SIMON en est témoin qui, malgré l'intérêt que lui porte la Faculté, reste un romancier hélas confidentiel, trop peu lu en dehors d'un cercle circonscrit aux pourtours de quelques amphithéâtres bienveillants. C'est là l'ambiguïté de toute production critique. Cathédrale ou forteresse ?

Mais ne boudons pas notre plaisir de saluer l'arrivée, dans le « paysage simonien », d'une chercheuse polonaise prouvant que les romans de Claude SIMON se jouent des frontières et des langues. Joanna KOTOWSKA enseigne les lettres modernes à l'université de Wrocław. Passionnée par le « nouveau roman » français et le motif des quatre éléments de la nature, elle publie aujourd'hui une étude fort riche sur la présence de l'eau et de la terre dans l'univers romanesque de Claude SIMON à la lumière des travaux de Gaston BACHELARD dont il est heureux que l'œuvre considérable soit ainsi ravivée<sup>44</sup>. Joanna KOTOWSKA mène bien son affaire. Elle s'avance avec assurance dans la jungle complexe du roman simonien dont la composition reste un objet de grande fascination – et d'interrogation – pour beaucoup d'écrivains contemporains. Elle cite plus abondamment ses commentateurs que Claude SIMON lui-même, ce qui est peut-être un peu dommage. Mais ce dispositif efficace fournit néanmoins les repères qui permettront au lecteur de ne pas perdre pied.

C'est entendu : Claude SIMON est un « terrien ». Ses racines familiales sont ancrées dans les terres du Quercy, les vignobles du Roussillon et les forêts du Jura. Et si la terre, les garrigues, les che-

---

43. Claude SIMON se réfère lui-même à ces écrivains, notamment dans « Discours de Stockholm », éditions de Minuit.

44. Joanna KOTOWSKA, « *L'eau et la terre dans l'univers romanesque de Claude Simon, l'obsession élémentaire* ». Collection Espaces Littéraires aux éditions de L'Harmattan.

mins de pierre ou le vent traversent ses textes, c'est que l'auteur vivait une partie de son temps au milieu des paysages qui avaient constitué les décors de son enfance tant à Salses, Canet et Perpignan dans les Pyrénées-Orientales pour le côté maternel qu'à Arbois d'où était originaire la branche paternelle de l'arbre familial.

Mais la terre, chez Claude SIMON, c'est aussi la boue dans laquelle pataugea son régiment dans les Flandres en 1939, la même qui recouvrit le corps du père disparu parmi les tout premiers tués de 1914. Ainsi la terre de Claude SIMON donne-t-elle la vie autant qu'elle la prend. Mme KOTOWSKA montre que « le travail de SIMON est celui de la décomposition de la composition ». En effet. Le mouvement contraire est également à l'œuvre dans son travail d'écriture dans lequel on peut aussi voir une méticuleuse recomposition – souvenons-nous de l'intérêt qu'il accordait à la technique des collages – à partir de la décomposition des corps et de la mémoire perdue dans les tourments de la géographie et de l'histoire. « Travaillant la terre, il (Claude SIMON) se voit aussitôt lui-même travaillé par elle » : Mme KOTOWSKA touche là un point fort de la sensibilité de Claude SIMON aux éléments qui composent son univers romanesque et lui confèrent autant sa force que son originalité.

Plus discutable est l'insistance avec laquelle Mme KOTOWSKA lie Claude SIMON au « nouveau roman » - ce « mot de critique littéraire »<sup>45</sup> - pour lequel il aurait éprouvé une « fascination ». La place de Claude SIMON est si singulière dans la littérature de son temps qu'il serait peut-être plus juste de parler de « compagnonnage » avec certains des écrivains, lesquels furent – parfois malgré eux – étiquetés « nouveau roman ». Il est en tout cas frappant de noter qu'à aucun moment Claude SIMON ne fait référence à ce « groupe » qui n'en fut jamais vraiment un dans son *Discours de Stockholm*, le texte dans lequel il développe sa conception très personnelle de la littérature. Fuyant les chapelles, il s'y réclame plus volontiers d'un « travail laborieux », d'un « langage d'artisan », le même que celui de Jean-Sébastien BACH ou Nicolas POUSSIN<sup>46</sup>, dont procéderont tous ses livres, « ouvrages très laborieusement et très consciencieusement exécutés »<sup>47</sup>. Citant Paul VALÉRY, Claude SIMON ajoute : « Je n'ai pas voulu dire mais voulu

45. Mireille CALLE-GRUBER, « *Claude Simon, une vie à écrire* », éditions du Seuil.

46. Cités par Claude SIMON dans « *Discours de Stockholm* », éditions de Minuit.

47. Claude SIMON, « *Discours de Stockholm* », éditions de Minuit.

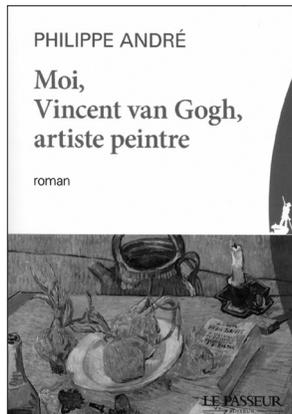
faire » et « c'est cette intention de faire qui a voulu ce que j'ai dit ».

Cette idée que « la main à plume vaut la main à charrue »<sup>48</sup>, Claude SIMON l'expérimente dans son propre travail jusqu'à en faire implicitement une devise. En plongeant dans « les obscures et silencieuses étendues souterraines »<sup>49</sup>, Joanna KOTOWSKA, de son côté, met l'accent sur les puissances qui s'affrontent dans le corps du texte, sous la plume de l'écrivain. Elle suit les mouvements telluriques des longues phrases si caractéristiques du style simonien et sa lecture agit comme une main invisible qui nous guide dans une œuvre dont la vocation n'était pas de faire école mais qui, par la puissance même de l'émotion qu'elle suscite, a imprégné durablement le roman moderne.

Mme KOTOWSKA montre encore comment la force créatrice de la littérature « s'oppose au travail destructeur du temps ». Ainsi « la défaite du monde réel trouve sa rédemption dans l'écriture ». Il n'est de désastre qui ne puisse être surmonté.

Serge BONNERY

\*



Le roman de **Philippe André** fait entendre la voix de **VAN GOGH** et nous plonge dans l'existence tumultueuse du peintre taraudé par ses démons intérieurs, dont l'issue tragique reste un mystère.

Entendre la voix de **VAN GOGH**, l'écouter s'adresser aux autres comme à lui-même. Le voir peindre, vivre, aimer, s'exalter, souffrir, endurer la folie, faire preuve de la plus grande lucidité mais aussi des doutes les plus profonds sur sa vie et son œuvre. Tel est

48. Arthur RIMBAUD, *Une Saison en Enfer*.

49. *Histoire*, de Claude SIMON, éditions de Minuit.